

## NOTE D'INFORMATION

RECHERCHES RÉCENTES À TAPOSIRIS MAGNA  
ET PLINTHINE, ÉGYPTÉ (1998-2006),  
PAR M<sup>me</sup> MARIE-FRANÇOISE BOUSSAC

L'un des atouts d'Alexandrie était la richesse et l'étendue de son territoire<sup>1</sup>. Les textes, de Strabon aux papyrus du v<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>2</sup>, évoquent volontiers cet arrière-pays. Ils insistent notamment sur le nombre des propriétés agricoles, bourgades et ports lacustres qui se pressaient autour des rives du lac Maréotis, à l'ouest et au sud d'Alexandrie<sup>3</sup>. Les recherches archéologiques que je dirige, depuis 1998, sur deux villes de Maréotide, Taposiris et Plinthine<sup>4</sup> (fig. 1), confirment le témoignage des textes. Situées sur la rive nord du lac, ces deux bourgades tournent le dos à la mer et s'étendent sur les pentes du cordon de grès pléistocène (ou *taenia*) qui sépare la Méditerranée de la dépression du lac. À l'ouest, Taposiris, à 45 km d'Alexandrie, garde l'entrée du territoire alexandrin, ce qui lui vaut parfois d'être appelée la porte occidentale de l'Égypte (*eisbolè*)<sup>5</sup>. Son identité a été depuis longtemps confirmée par des inscriptions : l'une, trouvée par Ev. Breccia en 1905-1906 (fig. 2a-b), porte une dédicace à Isis faite par les prêtres de Taposiris<sup>6</sup>. Deux autres, toutes deux

1. Cf. C. Haas, « Alexandria and the Mareotis region », dans Th.S. Burns et J.W. Eadie (éd.), *Urban Centers and Rural Contexts in late Antiquity*, Michigan, 2001, p. 47-62.

2. *P.Oxy.* 63.4394 : en règlement d'une dette, un riche Alexandrin cède deux jardins et leurs dépendances, situées sur la *taenia* de Taphosiris (494 ap. J.-C.).

3. Voir M.-F. Boussac, « Deux villes en Maréotide : Taposiris Magna et Plinthine », *BSFE* 150 (2001), p. 42-72 et « Taposiris Magna : la création du port artificiel », dans *Villes maritimes et lacustres. Les contraintes de l'environnement, actes du colloque international de la SFAC, 20 novembre 2004* [à paraître].

4. Ces fouilles sont patronnées par la Commission des fouilles, sous-direction de l'Archéologie et de la Recherche en Sciences sociales, ministère des Affaires étrangères. Elles se déroulent grâce aux autorisations et au soutien accordés par le Conseil suprême des Antiquités d'Égypte, que nous tenons à remercier pour son appui.

5. *P. Lond.* VI 1912.

6. Cette base de statue en granit est conservée au Musée gréco-romain d'Alexandrie (Inv. 21451). Dim. : ht. : 7 cm. Larg. : 13 cm. Prof. cs. : 11 cm. De la statue, debout dans une position traditionnelle, ne restent que les pieds. Ev. Breccia, « Note épigraphique », *ASAE* VII

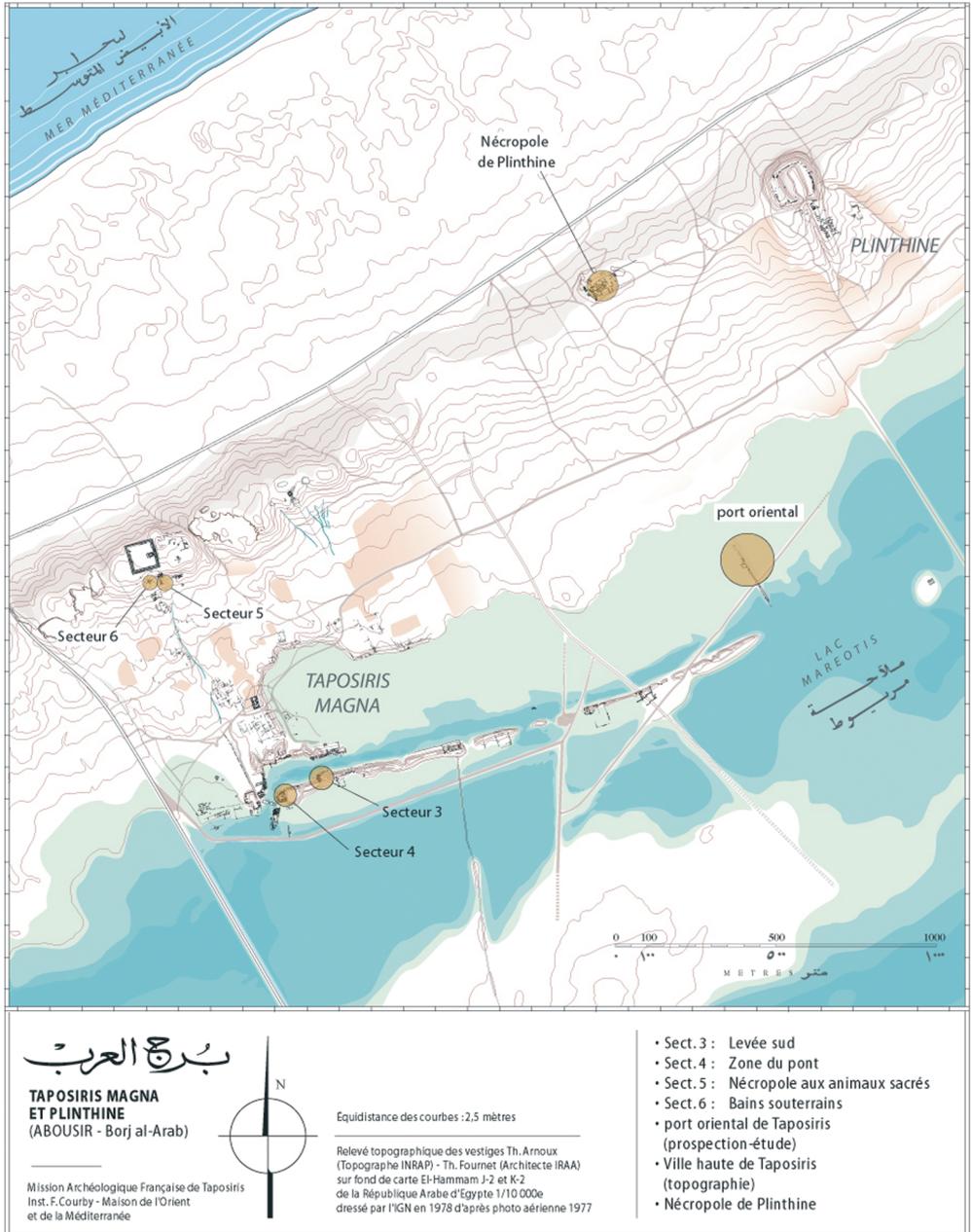


FIG. 1. – Plan général. Th. Fournet et Th. Arnoux. Mission archéologique française à Taposiris.



FIG. 2a. – Inscriptions trouvées par Breccia. D'après G. Vörös, *Taposiris Magna* 1998-2004, Budapest (2004), p. 38.



FIG. 2b. – Dédicace faite par les prêtres de Taposiris. Musée gréco-romain d'Alexandrie. Inv. 21451. Courtesy Musée gréco-romain d'Alexandrie.

d'époque impériale, proviennent de fouilles récentes : une inscription dégagée dans le temple par une équipe hongroise ou un *ostrakon* encore inédit<sup>7</sup> trouvé dans nos fouilles de la ville haute<sup>8</sup>. À environ 2 km à l'est de la première, se trouve le site de Plinthine, dont l'identification n'est pas absolument assurée.

Ces deux villes ont été fouillées à plusieurs reprises dans le passé, par Ev. Breccia en 1905-1906, par A. Adriani en 1937-1939, par E.L. Ochsenschlager en 1975 et par l'Organisation égyptienne des Antiquités<sup>9</sup>. De façon générale, les recherches anciennes se sont surtout intéressées aux monuments édifiés sur la *taenia* : temple, tombeau monumental nommé « tour des Arabes », nécropoles<sup>10</sup>. À l'heure actuelle, le téménos d'Osiris, à Taposiris, après avoir été étudié de 1998 à 2004 par une équipe hongroise, fait l'objet de travaux de grande ampleur sous la direction de Zahi Hawass<sup>11</sup>.

Nos objectifs sont différents : nous nous proposons de suivre l'histoire de ces deux villes sur la longue durée, en faisant l'étude de leurs territoires, de leurs activités économiques et de leurs pratiques sociales. Pour atteindre ces objectifs, avec des moyens limités, nous avons concentré nos efforts sur trois secteurs stratégiques : la partie basse de la ville de Taposiris, pour l'étude du bassin portuaire ; une terrasse de la ville haute de Taposiris, sur laquelle voisinent des bâtiments de traditions grecque (bains à *tholoi*) et égyptienne (nécropole d'animaux) ; enfin, la nécropole

(1906), p. 145-149 ; Id., « Cronaca del museo e degli scavi e ritrovamenti », *BSAA* 9 (1907), p. 97-98. L. Caramatti, « Annibale Evaristo Breccia. Documenti sugli scavi e sul Museo greco-romano di Alessandria negli archivi egittologici dell'ateneo pisano », Thèse de doctorat inédite soutenue à l'Université de Pise, 1994 (mss. Breccia 75.4) ou G. Vörös, *Taposiris Magna 1998-2004*, Budapest, 2004, p. 38, donne l'estampage et le dessin faits au temps de Breccia.

7. *Ibid.*, p. 66. L'*ostrakon*, étudié par J.-L. Fournet, a été trouvé en 2005 dans les niveaux byzantins de destruction d'un édifice de la ville haute.

8. Aucun de ces documents n'adopte la forme Taphosiris attestée par des textes littéraires ou des papyrus. Cf. par ex. Ps.-Callisthène, *Le roman d'Alexandre*, I.31,7 et *P.Oxy.* 63.4394.

9. Cf. notamment R. Nouweir, « Les fouilles dans la zone d'Abousir », *La revue du Caire* XXXIII, 175 (1955), p. 66-68.

10. E.L. Ochsenschlager a cependant fouillé dans la zone basse, à l'ouest et au nord du pont : E.L. Ochsenschlager, « Taposiris Magna : 1975 Season », *Acts of the First International Congress of Egyptology Le Caire 1976*, Berlin 1979, p. 503-506 ; Id., s.v. « Taposiris Magna », dans K.A. Bard (éd.), *Encyclopedia of the Archeology of Ancient Egypt*, Londres, 1999, p. 759-761.

11. G. Vörös, *Taposiris Magna Port of Isis*, Budapest, 2001 ; Id., *op. cit.* (n. 6).

hellénistique de Plinthine, qui permet d'observer l'adoption par une communauté grecque de traditions égyptiennes.

Je voudrais présenter ici quelques résultats obtenus sur ces trois secteurs, tout en soulignant le caractère provisoire de certains d'entre eux.

### Les villes

Les deux noyaux urbains, très proches l'un de l'autre, ont un faciès archéologique très différent. Plinthine est attestée dès la haute époque hellénistique : dans la nécropole, située 800 m à l'ouest de la ville, les tombes les plus anciennes contiennent du matériel du début du III<sup>e</sup> siècle, parfois même de la fin du IV<sup>e</sup> siècle av. J.-C. La prospection faite en 2000 sur la ville elle-même a livré essentiellement du matériel du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., mais aussi de la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. et même du début du I<sup>er</sup> siècle ap. J.-C.<sup>12</sup>. On notera, sans insister tant le tesson est isolé, la présence d'un fragment de calice de Chios du VI<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Il est tentant cependant de signaler que les sources antiques insistent sur l'ancienneté du site : le golfe de Plinthine est cité par Hérodote et une légende y situe l'invention du vin<sup>13</sup>. En revanche, sur le terrain, peu d'indices signalent une occupation à l'époque impériale. Tout au plus peut-on supposer une réoccupation tardive sur le kôm artificiel qui domine la ville au Nord.

Dans les textes, Taposiris n'apparaît qu'à l'époque hellénistique, mais est évoquée jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Nos travaux confirment leur témoignage. Nous avons trouvé de nombreuses traces d'occupation hellénistique<sup>14</sup>, mais pour l'instant seuls des

12. Étude faite par Cécile Harlaut.

13. Nous avons étudié les *testimonia* dans deux articles cités *supra* n. 3.

14. Le temple est souvent attribué pour ses premières phases au début de l'époque hellénistique, mais aucune véritable étude architecturale n'a encore été publiée. Selon G. Vörös, qui a fouillé le temple de 1998 à 2004, la cité et l'acropole auraient été fondées par Ptolémée II (« The ancient heritage of Taposiris Magna in Italy : Palestrina, Fiesole, Roma », dans N. Bonacasa *et al.* [éd.], *Faraoni come dei, Tolomei come faraoni, Atti del CV Congresso internazionale italo-egiziano Torino, archivio di stato 8-12.12.2001*, Turin-Palermo, 2003, p. 296). Breccia est revenu sur la datation haute qu'il attribuait dans un premier temps à une dédicace mentionnant un couple royal. L'inscription n'est cependant pas, selon lui, postérieure au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : Ev. Breccia, « Note epigrafiche », *ASAE* 7 (1906), p. 149 ; Id., « Cronaca del museo e degli scavi e ritrovamenti », *BSAA* 9 (1907), p. 98 ; Id., *Catalogue général des antiquités égyptiennes. Iscrizioni greche e latine*, Le Caire (1911), n° 44.

documents isolés, non des couches en place remontent au début de l'époque hellénistique<sup>15</sup>. Dans l'ensemble les niveaux dégagés ne sont pas antérieurs au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. : dans la ville haute, on pourrait fixer vers cette date les débuts de la nécropole des animaux. À l'heure actuelle, nous ne pouvons faire remonter les bains à *tholoi* voisins plus haut que le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>16</sup>. Le quartier hellénistique repéré dans la ville basse est occupé au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Le tout permet cependant de récuser l'hypothèse selon laquelle Taposiris Magna serait une copie romaine tardive de la Taposiris Mikra, située à l'est d'Alexandrie, et dont on a parfois du mal à la distinguer<sup>17</sup>.

L'essor de la ville à l'époque impériale est manifeste. Des remaniements de grande ampleur sont attestés dans nos fouilles au cours des I<sup>er</sup>/II<sup>e</sup> siècles ap. J.-C., peut-être liés au renforcement de son rôle portuaire et douanier : on les observe sur la terrasse haute ou encore dans la zone lacustre où est aménagé un bassin fermé.

Les phases les plus tardives (V<sup>e</sup>-VII<sup>e</sup> s. ap. J.-C) ont été atteintes aussi bien dans la ville haute que dans la ville basse : un sondage effectué en 2002 sur un entrepôt installé sur la levée artificielle a montré qu'il était en activité, dans son dernier état, au VII<sup>e</sup> siècle

15. Parmi le matériel récolté dans nos fouilles, citons des lampes trouvées dans la ville haute ou la ville basse, classées par Camélia Georges dans son type 1 (C. Georges, « Les lampes » dans J.-Y. Empereur et M.-D. Nenna [éd.], *Necropolis 1*, Études alexandrines 5, Le Caire, 2001, p. 426-427), trois timbres rhodiens dont deux avec les éponymes Aretakles et probablement Philinos (seconde moitié du III<sup>e</sup> s. av. J.-C., étude faite par Gonca Cankardes-Senol). Une inscription inédite trouvée par Breccia, illustrée par Caramatti, *op. cit.* (n. 6) ou Vörös, *op. cit.* (n. 6), p. 38, ne semble pas postérieure au tout début de l'époque hellénistique : ce disque portant le nom de Zoilos est actuellement conservé au Musée gréco-romain d'Alexandrie (Inv. 28898) (voir fig. 2a). Pour l'instant, sur 250 monnaies lisibles, deux seulement datent du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., dont une antérieure à 260 (Lagide série 01 ou 02) selon Thomas Faucher, en charge de l'étude. Enfin, une dédicace à Sarapis, inédite, trouvée en 2004 dans la ville basse, peut être datée du tournant III<sup>e</sup>/II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

16. Dans leur étude, Th. Fournet et B. Redon, « Les bains souterrains de Taposiris Magna et le bain de tradition hellénique en Égypte », dans M.-F. Boussac, Th. Fournet et B. Redon (éd.), *Le bain collectif en Égypte, actes du colloque d'Alexandrie 1-4 décembre 2006* [à paraître], soulignent que nous n'avons pas encore atteint le premier état, qu'ils seraient tentés de faire remonter au III<sup>e</sup>/début du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.

17. Sur ces questions, J.-Y. Carrez-Maratray, « Paralia. Recherches sur la côte du Delta égyptien d'après la documentation grecque et latine (VII<sup>e</sup> siècle av./VII<sup>e</sup> siècle apr. J.-C.) », dossier inédit présenté pour l'obtention d'une habilitation à diriger des recherches soutenu le 1<sup>er</sup> décembre 2005, sous la direction de M. Sartre à l'Université de Tours (2005). On ne suivra pas l'auteur quand il fait de Taposiris Magna une copie tardive de l'autre ville.

ap. J.-C.<sup>18</sup>. La terrasse que nous fouillons dans la ville haute, au sud du téménos d'Osiris, a été le théâtre d'une occupation importante à l'époque byzantine, comme d'ailleurs la terrasse du temple elle-même.

Le paysage actuel ne reflète pas entièrement l'extension du site urbain. Dans la zone basse en particulier, des phénomènes d'enfoncement et d'envasement, aggravés par l'assèchement généralisé du Mariout, ont transformé en zone semi marécageuse des secteurs autrefois densément urbanisés. La prospection géophysique menée en 2003 et 2005 par Ch. Benech a montré (fig. 3) que cette occupation est irrégulière, intensive dans la partie occidentale, plus limitée au sud et à l'est. Les grands axes de circulation suivent plusieurs orientations, correspondant probablement à des phases différentes, mais brouillant quelque peu la trame urbaine.

Cette zone basse abritait des activités artisanales et commerciales. L'image géophysique révèle la présence, au sud-ouest de la levée sud, d'un vaste bâtiment rectangulaire (43 x 33 m<sup>2</sup>) dont l'organisation autour d'une cour centrale fait penser à un entrepôt. Dans le secteur situé au nord-ouest du pont, de très fortes anomalies magnétiques correspondent probablement à des fours.

Cette vocation artisanale de la ville basse est confirmée en plusieurs secteurs et pour plusieurs époques : il y a plus de 20 ans, J.-Y. Empereur et M. Picon avaient repéré en prospection des ateliers d'amphores du Haut Empire au nord du bassin portuaire<sup>19</sup>. De part et d'autre du chenal artificiel, on a trouvé de nombreux vestiges de fours de verriers, donc d'ateliers primaires : lors d'un sondage effectué en 1998, on les a dégagés en surface, dans des contextes perturbés allant jusqu'au V<sup>e</sup>-VI<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>20</sup>. Un second sondage, effectué en 2005 non loin du premier, indique que cette activité remontait plus haut dans le temps : les résidus

18. Sur l'histoire des ports du Mariout, on se reportera aux nombreuses études de M. Rodziewicz, dont « Alexandria and district of Mareotis », *Graeco-Arabica* 2 (1983), p. 199-216.

19. J.-Y. Empereur et M. Picon, « Les ateliers d'amphores du lac Mariout », *BCH Suppl.* 33 (1998), p. 75-91 (atelier 28).

20. Pour le sondage fait en 1998, voir M.-D. Nenna, M. Picon et M. Vichy, « Ateliers primaires et secondaires en Égypte à l'époque gréco-romaine », dans M.-D. Nenna (éd.), *La route du verre : ateliers primaires et secondaires*, TMO 33 Lyon (2000), p. 97-112.

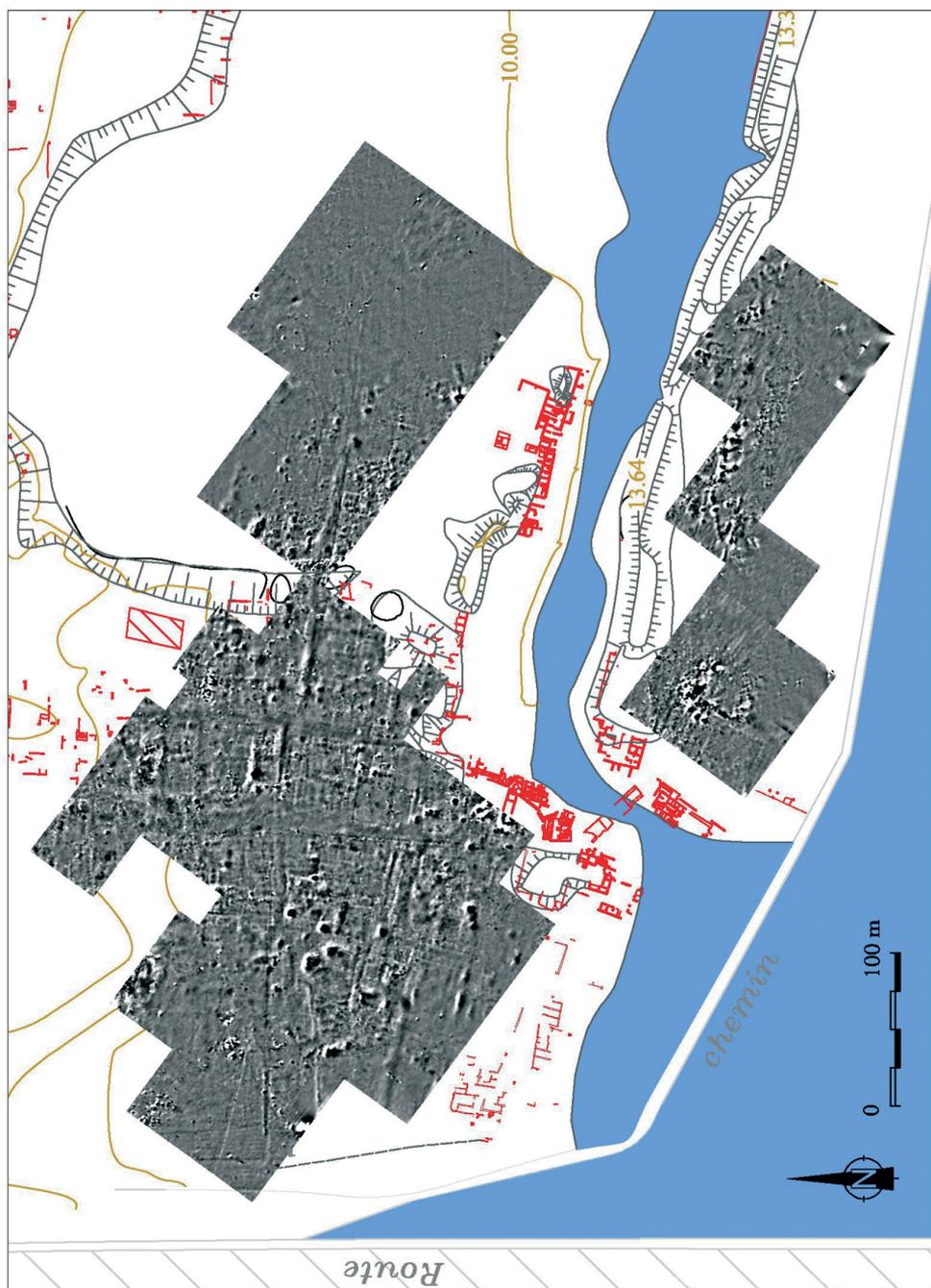


FIG. 3. — Prospections magnétiques dans la ville basse. C. Benech. Mission archéologique française à Taposiris.

sont contemporains ou antérieurs au troisième dragage d'entretien du chenal et doivent provenir d'ateliers des environs, en fonction ou abandonnés<sup>21</sup>. Un four sert à des activités de chaux-fournier au I<sup>er</sup>/II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>22</sup>. Ces divers ateliers se sont développés à époque impériale dans la ville basse parce qu'ils bénéficiaient de la proximité du lac et d'installations portuaires.

### **Le bassin portuaire de Taposiris (fig. 4)**

Le bassin portuaire de Taposiris frappe par son ampleur (il avoisine les 8 ha) et par ses aménagements spécifiques<sup>23</sup>. Le croquis schématique tracé par Anthony de Cosson en 1934 permet d'en saisir facilement les éléments. Un étroit chenal artificiel de direction est-ouest a été recreusé au sud du bassin, doublé d'une levée artificielle, sur plus de 1 500 m. Celle-ci forme un talus irrégulier, plus épais (environ 5 m de hauteur) près de l'extrémité occidentale du chenal, là où les travaux nécessaires au creusement de ce dernier ont été les plus importants. L'entrée se fait à l'ouest par un pont à deux travées ; à l'est, un passage assez large est ménagé entre la pointe de la levée artificielle et l'extrémité d'une jetée construite, de direction nord-sud, qui ferme le bassin. La longueur de cette jetée, encore visible sur plus de 230 m, souligne la profondeur du bassin antique. Une chaussée aujourd'hui pratiquement disparue barrait le lac, contraignant les navires à emprunter le chenal.

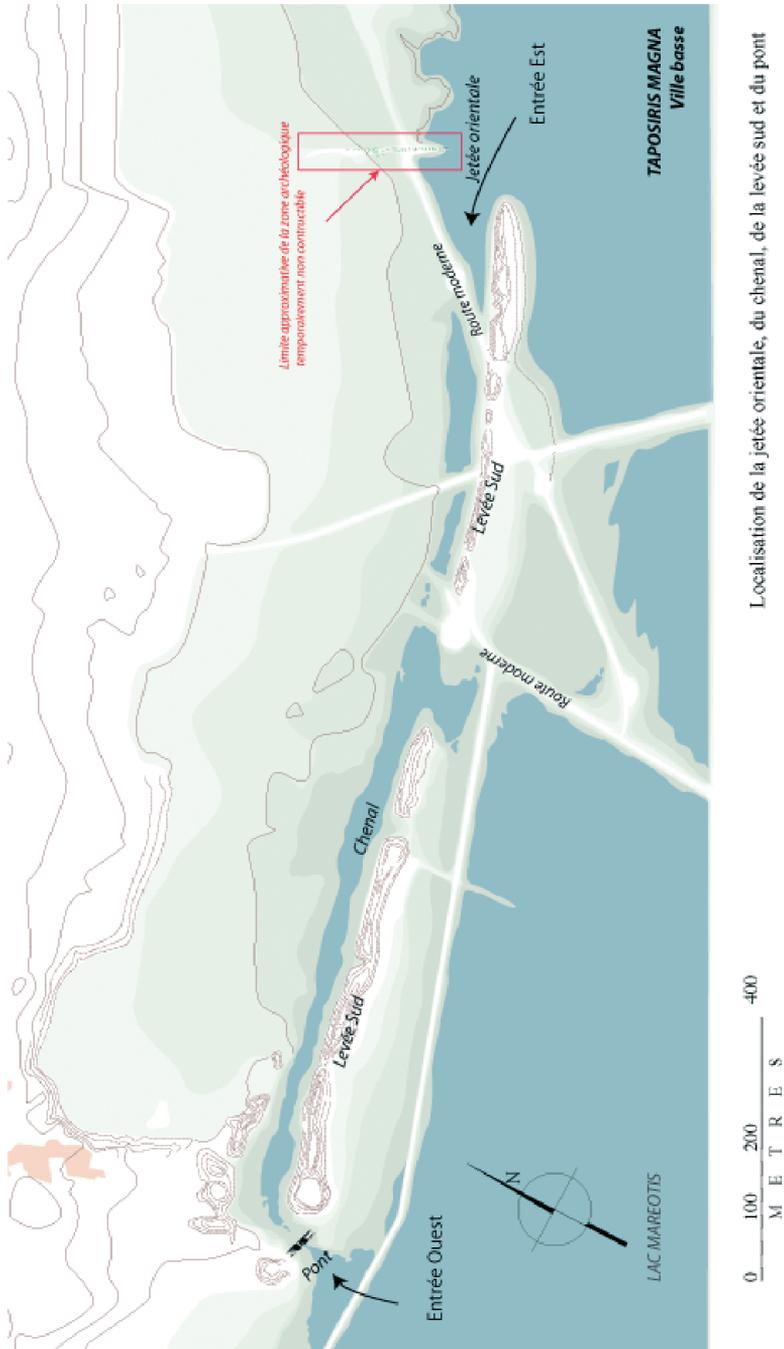
Un tel dispositif est unique pour le Mariout<sup>24</sup> et permet de contrôler la circulation des navires. Un mur, aménagé depuis le lac jusqu'aux abords de la mer Méditerranée, barre l'étroite bande terrestre que constitue la *taenia*, constituant un second verrou.

21. Fouille menée par M.-C. Petitpa. L'étude de la céramique trouvée en 2005 est en cours.

22. Fouille menée par V. Pichot (CNRS, CEAlex). Plusieurs fragments de panses d'amphores, datées des I<sup>er</sup>-II<sup>e</sup> siècles ap. J.-C. (étude de Sandrine Marquié), présentent de la chaux sur la paroi interne.

23. Voir M.-F. Boussac, « Taposiris : la création du port fermé » (avec une annexe de S. Marquié), dans *Villes maritimes et lacustres. Les contraintes de l'environnement, actes du colloque international de la SFAC*, 20 novembre 2004 [à paraître].

24. L. Blue et S. Ramses, « Lake Mareotis Research Project – Preliminary Report from pilot survey August 2004 », *Newsletter, Archaeological Society of Alexandria* 15 (février 2005), p. 7-16.



Localisation de la jetée orientale, du chenal, de la levée sud et du pont

FIG. 4. – Le chenal artificiel. Th. Arnoux, Th. Fournet et M. El Amouri. Mission archéologique française à Taposiris.

Pour fixer la chronologie de ces aménagements, nous avons effectué des sondages limités, à l'ouest, près du pont et de part et d'autre du chenal ; à l'est sur la jetée. À l'issue de ces travaux, nous pouvons proposer un phasage de l'époque hellénistique à la basse Antiquité.

Pour l'époque hellénistique, nous avons mis au jour non pas un port, mais un quartier de boutiques et d'entrepôts (fig. 5). Ce dernier se situe à l'ouest, dans un secteur qui sera bouleversé au II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>25</sup>. La trame urbaine était probablement continue, mais les travaux postérieurs l'ont tellement perturbée qu'il est difficile d'être trop affirmatif. Les bâtiments frappent en tout cas par leur qualité architecturale – murs de briques crues, soubassements et éléments architectoniques de pierre, enduits peints – et comportent au moins deux niveaux. D'après l'agencement des pièces, certains de ces bâtiments étaient probablement des boutiques. Au Sud, la quantité d'amphores trouvées dans la couche qui recouvrait les vestiges confirme que le secteur situé plus au nord, à l'emplacement même du futur chenal, était voué au stockage et aux échanges<sup>26</sup>.

Cette zone fortement urbanisée est abandonnée à la fin de l'époque hellénistique ou au début de l'époque impériale (fin du I<sup>er</sup> s. av. J.-C.), probablement à la suite d'une inondation. Elle reste, semble-t-il, inoccupée jusqu'aux travaux de creusement du chenal, deux siècles plus tard. Deux raisons ont dû présider à ces opérations : la volonté de contrôler étroitement les circulations à des fins douanières et la nécessité de faciliter le passage des navires dans un milieu stagnant.

On a donc creusé un étroit chenal artificiel en rejetant au sud les couches traversées – un niveau hellénistique puis des couches sédimentaires stériles – sans pour autant atteindre le substrat calcaire. Le matériel hellénistique, qui constitue 98 % de la couche de rejet, consiste essentiellement en fragments d'amphores<sup>27</sup>.

25. Fouilles menées par H. Silhouette, au nord du chenal et sur la levée artificielle (2000 et 2001), par M.-C. Petitpa (2002 à 2005) sur un bâtiment recouvert par les remblais de la levée artificielle, au sud, et dans les rejets des couches d'entretien du chenal au nord. M. El Amouri (2003-2006) a effectué des sondages à l'extrémité ouest, près du pont et sur la jetée est.

26. Cette couche contenait de nombreuses amphores importées, rhodiennes surtout, cniidiennes également. Voir note suivante.

27. Très peu de raccords ont été effectués, ce qui indique qu'il s'agit d'un dépôt secondaire. Le plus souvent importées de Rhodes et de Cnide, ces amphores datent presque toutes, d'après les timbres, de la seconde moitié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. ou, pour quelques-unes,

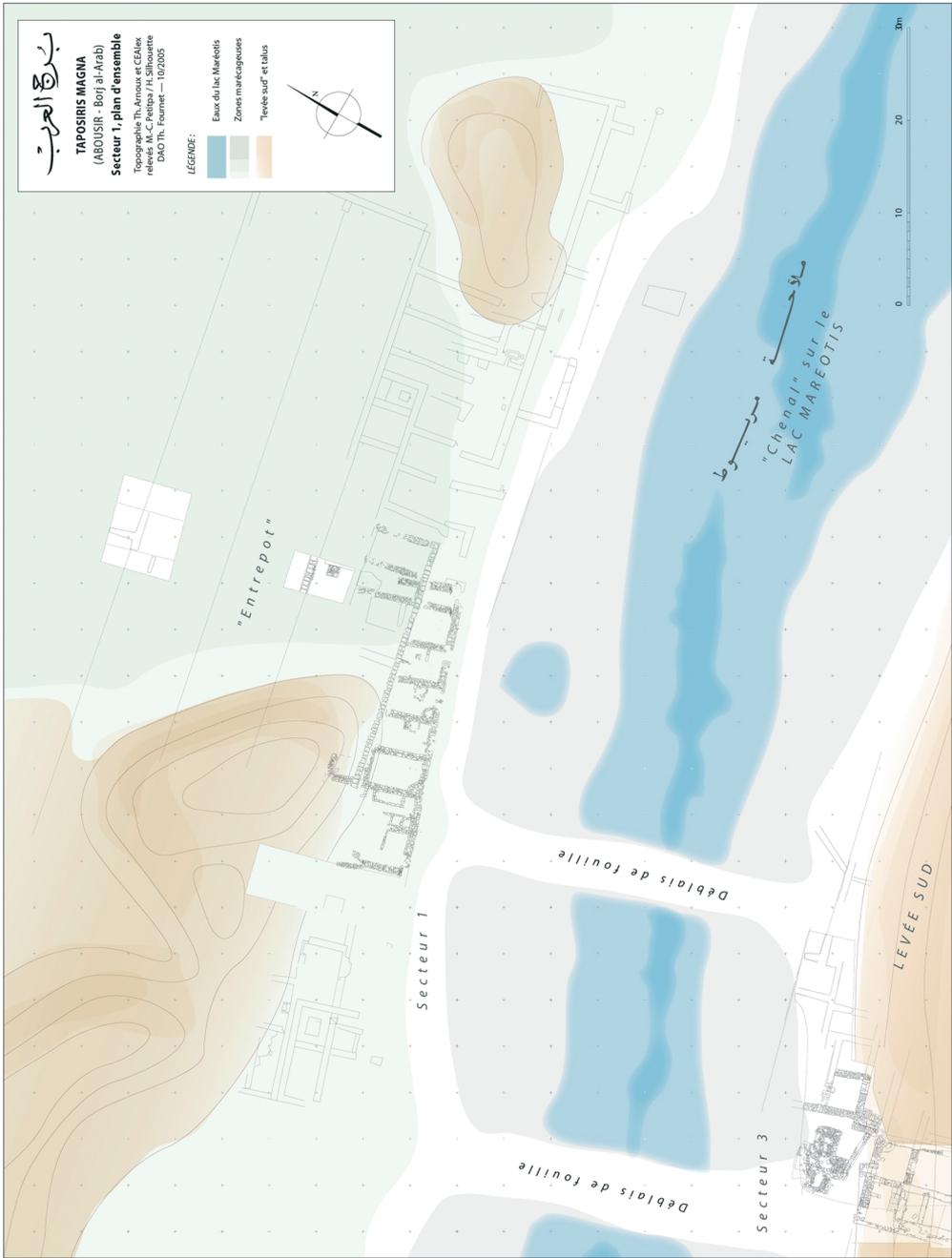


FIG. 5. — Plan d'ensemble du secteur 1. Th. Arnoux, M.-C. Peipha, H. Silhouette et Th. Fournet. Mission archéologique française à Taposiris.

L'accumulation de ces couches a constitué la levée artificielle qui borde le chenal. Celle-ci a été renforcée depuis le sud par le rejet d'autres terres. D'autres travaux ont suivi ou accompagné cette opération initiale de creusement : armement de la levée au nord, pour l'empêcher – en fondant – de colmater le chenal ; construction d'un pont à l'ouest ou encore aménagement d'une jetée à l'est. La chronologie n'est fixée pour l'instant que pour la phase initiale de creusement du chenal : pas avant la première moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C.<sup>28</sup>.

En créant un bassin fermé, protégé par l'équivalent lacustre d'un mur de mer, les Anciens transformaient la zone en piège sédimentaire. Ils ont donc multiplié les précautions pour limiter les risques d'envasement, qui étaient d'autant plus grands que le lac Maréotis subissait les effets de la crue *via* des canaux qui le reliaient à la branche canopique<sup>29</sup>. Ils ont ainsi procédé à intervalles réguliers à des curages d'entretien du chenal, dont la trace a été repérée au nord de ce dernier : quatre couches de dragage superposées, séparées par une mince pellicule orangée, attestent la fréquence et la nécessité d'opérations de nettoyage<sup>30</sup>.

De même, à l'est, plusieurs types d'aménagements ont été prévus dans la jetée (fig. 6a)<sup>31</sup>. Elle est ainsi traversée par deux chasses d'eau, qui s'ouvrent en entonnoir vers le lac (fig. 6b). Leur axe est incliné par rapport à la direction de la jetée. L'angle formé doit correspondre aux courants dominants dans la région durant l'Antiquité. Cette direction et la forme en entonnoir sont destinées à faire pénétrer un maximum d'eau du lac dans le bassin afin d'en assurer la propreté et de limiter les risques d'en-

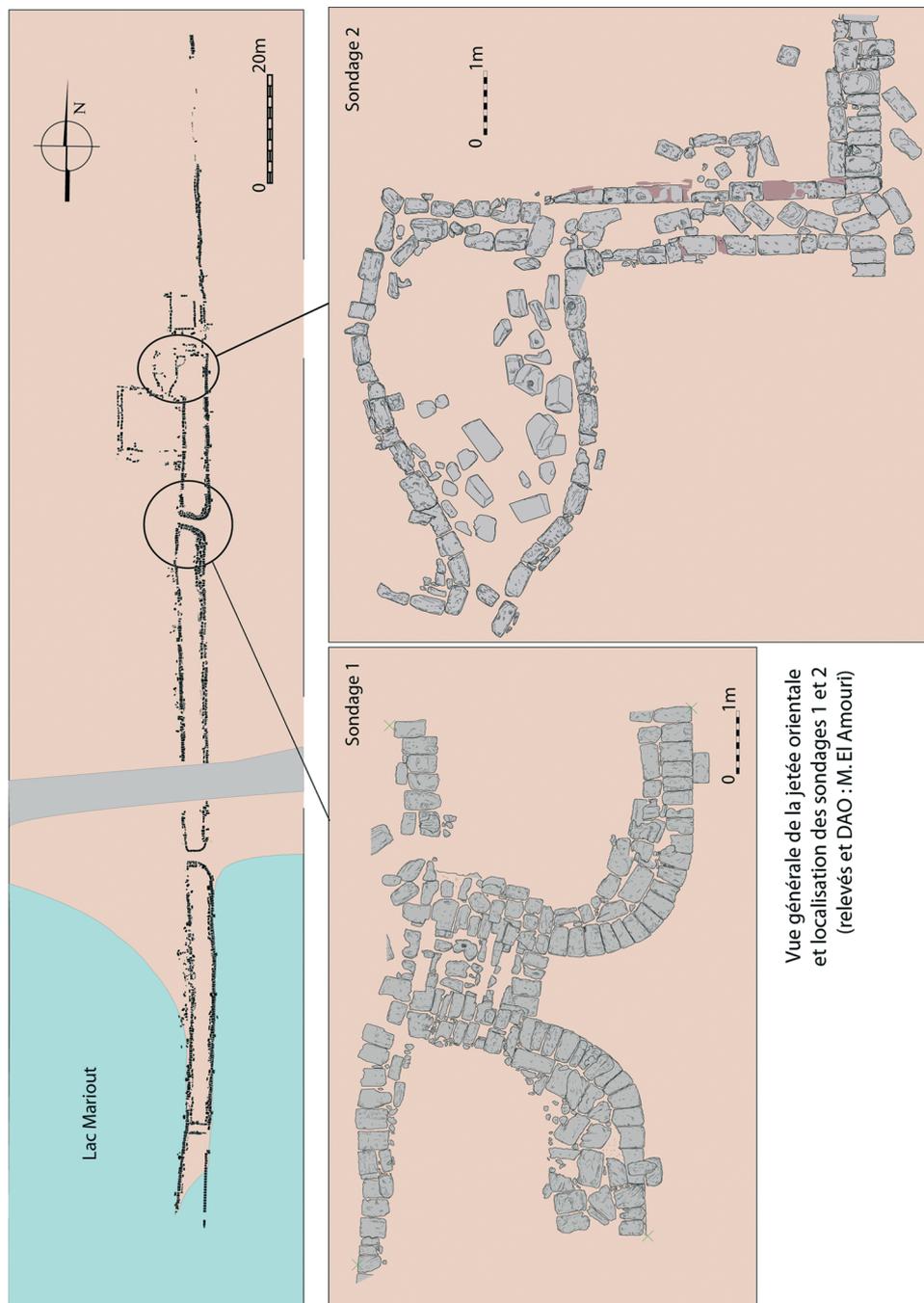
de la première moitié du 1<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Le très faible pourcentage de matériel impérial dans la couche de curage suggère un abandon du secteur. Voir S. Marquié, « Annexe : la céramique du secteur 3 », dans *op. cit.* (n. 23). L'étude des timbres amphoriques est faite par G. Cankardes-Senol.

28. Date fournie par les céramiques trouvées dans la couche qui scelle la couche d'abandon de l'état hellénistique et qui est elle-même scellée par un remblai anthropique très compact et absolument stérile : analyse de S. Marquié, *op. cit.* (n. 23) et de M.-C. Petitpa.

29. Cf. l'analyse récente faite sur l'heptastade à Alexandrie : B. Millet et J.-P. Goiran, « Impacts of Alexandria's Heptastadion on coastal hydro-sedimentary dynamics during the Hellenistic period : a numerical modelling approach », *The International Journal of Nautical Archaeology* 36/1 (2007), p. 167-176.

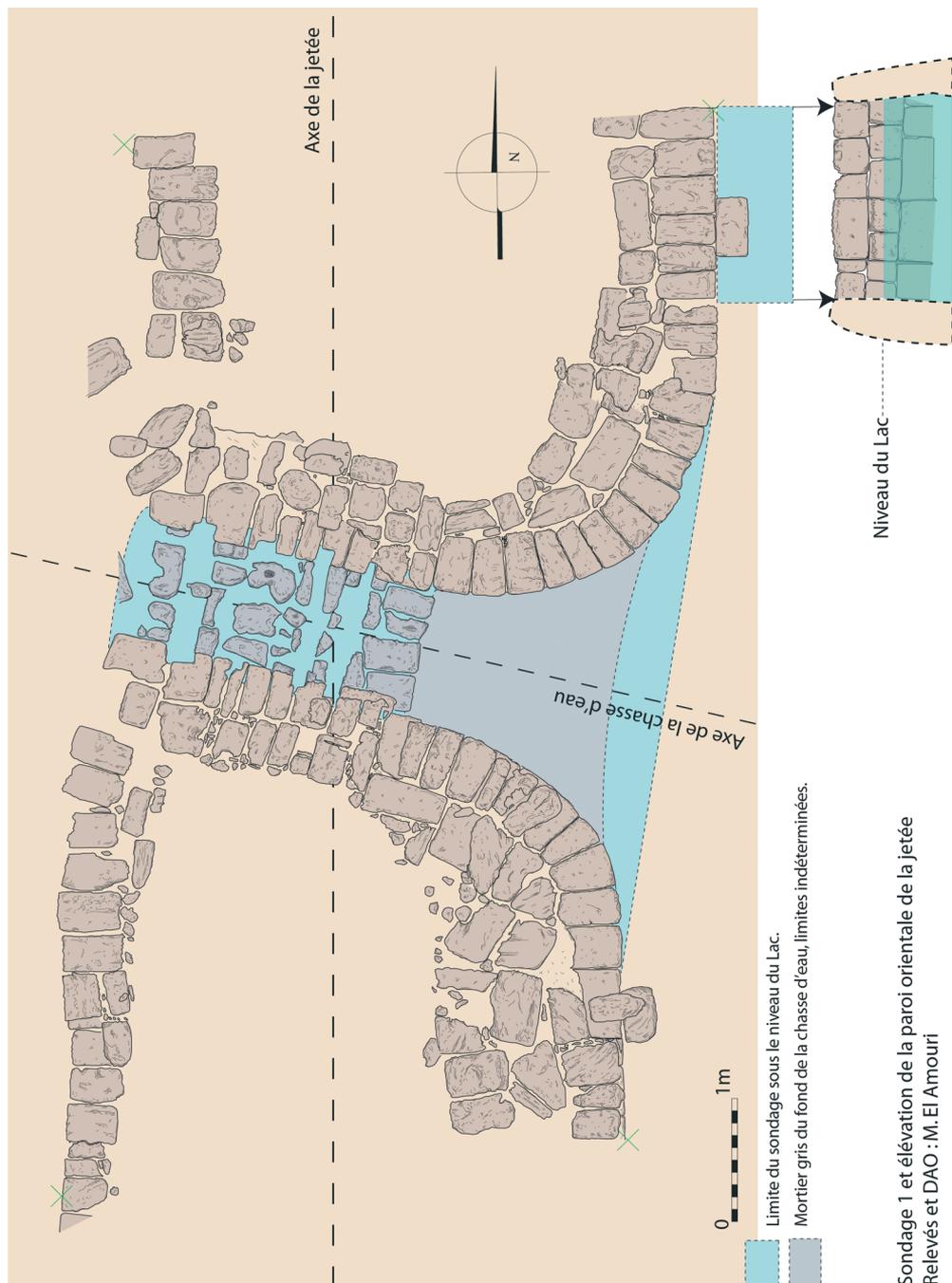
30. Fouille de M.-C. Petitpa en 2005. M.-D. Nenna avait fait les mêmes observations en 1998, lors d'un sondage limité mené dans ce secteur.

31. Fouille de M. El Amouri, dont je reprends l'analyse.



Vue générale de la jetée orientale et localisation des sondages 1 et 2 (relevés et DAO : M. El Amouri)

FIG. 6a. — Vue d'ensemble de la jetée orientale.



Sondage 1 et élévation de la paroi orientale de la jetée  
Relevés et DAO : M. El Amouri

FIG. 6b. — Détail d'une chasse d'eau. M. El Amouri. Mission archéologique française à Taposiris.

vasement. Par ailleurs, leur partie orientale présente un fond de mortier gris en pente vers l'est, situé au moins 40 cm en contrebas du ressaut formé par le dallage de la partie occidentale. Ce ressaut a une fonction de premier barrage pour bloquer les atterrissements provenant du lac.

De part et d'autre de la chasse d'eau, sur la moitié occidentale rectiligne, une série d'encoches sur les blocs de l'élévation, correspondant à des saignées aménagées ou creusées dans le dallage, montre un système de fermeture. Dans le dernier état trois de ces fermetures ont pu fonctionner simultanément. Deux encoches jumelles n'ont pas de saignée correspondante, ce qui implique un réaménagement du dallage et des systèmes de fermeture. Des vannes, dont l'ouverture ou la fermeture permettait, selon les besoins, de nettoyer ou de protéger de l'envasement, étaient associées à ce système de double encoche et de saignée.

On peut donc, à l'issue de ces campagnes, souligner l'ampleur des travaux effectués et dater la création du bassin fermé vers la première moitié du II<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. Ce programme visait peut-être à répondre à des exigences de sécurité<sup>32</sup>, mais surtout à faciliter des prélèvements douaniers. Taposiris joue donc, à l'ouest, le rôle d'avant-port d'Alexandrie, comme le fait, au sud-est, Schedia<sup>33</sup>. Drainant les échanges depuis l'ouest et le sud, il a été un atout majeur pour le développement de la ville et de ses activités.

Qu'en était-il pour les périodes antérieures ? On en est pour l'instant réduit à des hypothèses. On remarquera simplement que dans sa lettre aux Alexandrins de 41 ap. J.-C., l'empereur Claude désigne Taposiris, Péluse et Pharos, comme les portes du territoire (*eisbolai*). Le terme suggère la valeur militaire et fiscale de Taposiris et souligne son importance dès le début de l'Empire, et peut-être même au-delà, mais pour l'instant nous n'en avons pas trouvé traces sur le terrain<sup>34</sup>.

32. Sur les garnisons installées à Taposiris, voir en dernier lieu Hass, *op. cit.* (n. 1). Voir aussi P. Grossmann, « Zu dem spätrömischen Militärlager im Tempelareal von Taposiris Magna », *BSAC* 44 (2005), p. 11-27.

33. J.-Y. Empereur, « Alexandrie : fondation royale et désenclavement du monde », dans C. Nicolet et al., *Mégapoles méditerranéennes*, Paris – Aix-en-Provence (2000), p. 239-241.

34. Rien ne prouve que l'*eisbolè* fortifiée par Ptolémée II lors de sa lutte contre Magas (cf. Paus. I.7,2, τὴν εἰσβολὴν φραζόμενος) soit Taposiris. Voir cependant W. Huss, *Ägypten in hellenistischer Zeit 332-30 v. Chr.*, Munich, 2001, p. 268 et Carrez-Maratray, *op. cit.* (n. 17).

### La terrasse en contrebas du temple d'Osiris (fig. 7)

En 1824, un voyageur, J.R. Pacho estimait que rien à Taposiris n'évoquait l'Égypte. Tout, affirmait-il, est grec, romain ou arabe<sup>35</sup>. Les fouilles ont montré qu'il se trompait et ont révélé que les traditions indigènes avaient leur place dans un cadre fortement hellénisé. Breccia mit ainsi au jour, en 1905-1906, sur une terrasse au sud et en contrebas du temple d'Osiris, un petit dépôt d'animaux momifiés, à l'est de bains collectifs de type grec. A. Adriani découvrit, dans la grande nécropole à proximité de la tour des Arabes, des sarcophages anthropoïdes en terre cuite, héritiers d'une longue tradition<sup>36</sup>. Pour mieux analyser ces processus d'échanges, nous avons repris les dossiers ouverts par Breccia sur la terrasse au sud du temple et par Adriani dans les nécropoles.

Les bâtiments dégagés par Breccia au sud du temple d'Osiris s'intègrent dans un quartier très dense, organisé de part et d'autre d'une voie nord-sud qui relie le port au temple d'Osiris. La forte pente du terrain naturel, en particulier un front de rocher apparent, explique l'organisation des vestiges dans ce secteur de la ville : des murs de terrasse permettent l'aménagement de salles disposées en escalier au-dessus de salles souterraines creusées dans le calcaire. Cette disposition explique le très bon niveau de conservation des vestiges, protégés de l'érosion par la ruine des parties hautes : les salles souterraines et les bâtiments disposés en avant du front de rocher sont conservés intacts sous les remblais.

35. J.-R. Pacho, *Relation d'un voyage dans la Marmarique et la Cyrénaïque*, Paris (1827), p. 10 : « J'ai vainement cherché parmi les ruines d'Abousir quelques vestiges des monuments de l'ancienne Égypte, je n'ai rien pu découvrir qui en eût les caractères propres et tout à fait distinctifs. Hors les ruines du temple, qui n'offrent que des rapprochements avec le style égyptien et que l'on ne peut faire remonter, ainsi que je l'ai observé, au-delà des premiers Lagides, tout le reste est purement grec, romain ou arabe. »

36. Selon lui, ils appartenaient aux éléments égyptiens de la population. L'un d'entre eux, connu uniquement par une photo publiée dans l'*Annuaire du Musée gréco-romain* III, 1940-1950 (1952), pl. LIII.4, a été retrouvé dans les réserves du Musée gréco-romain d'Alexandrie (sans numéro d'inv.). Il s'agit d'un cercueil à plastron selon la typologie de L. Cotelle-Michel, « Des plastrons en terre cuite au Département des Antiquités égyptiennes du Louvre », *CCE* 7 (2004), p. 47-57 ; Ead., *Les sarcophages en terre cuite en Égypte et en Nubie de l'époque prédynastique à l'époque romaine*, Dijon, 2004. Ces sarcophages apparaissent déposés dans de simples fosses, comme il arrive souvent pour ce type dans le Delta. Ce type, spécifique de la céramique, est fréquent au Nouvel Empire et se prolonge jusqu'à époque romaine (Cotelle-Michel, *Sarcophages*, p. 67), même s'il est alors moins fréquent (*ibid.*, p. 76) ; il est majoritaire dans le delta (p. 69-70) et révélateur de couches populaires (p. 77).

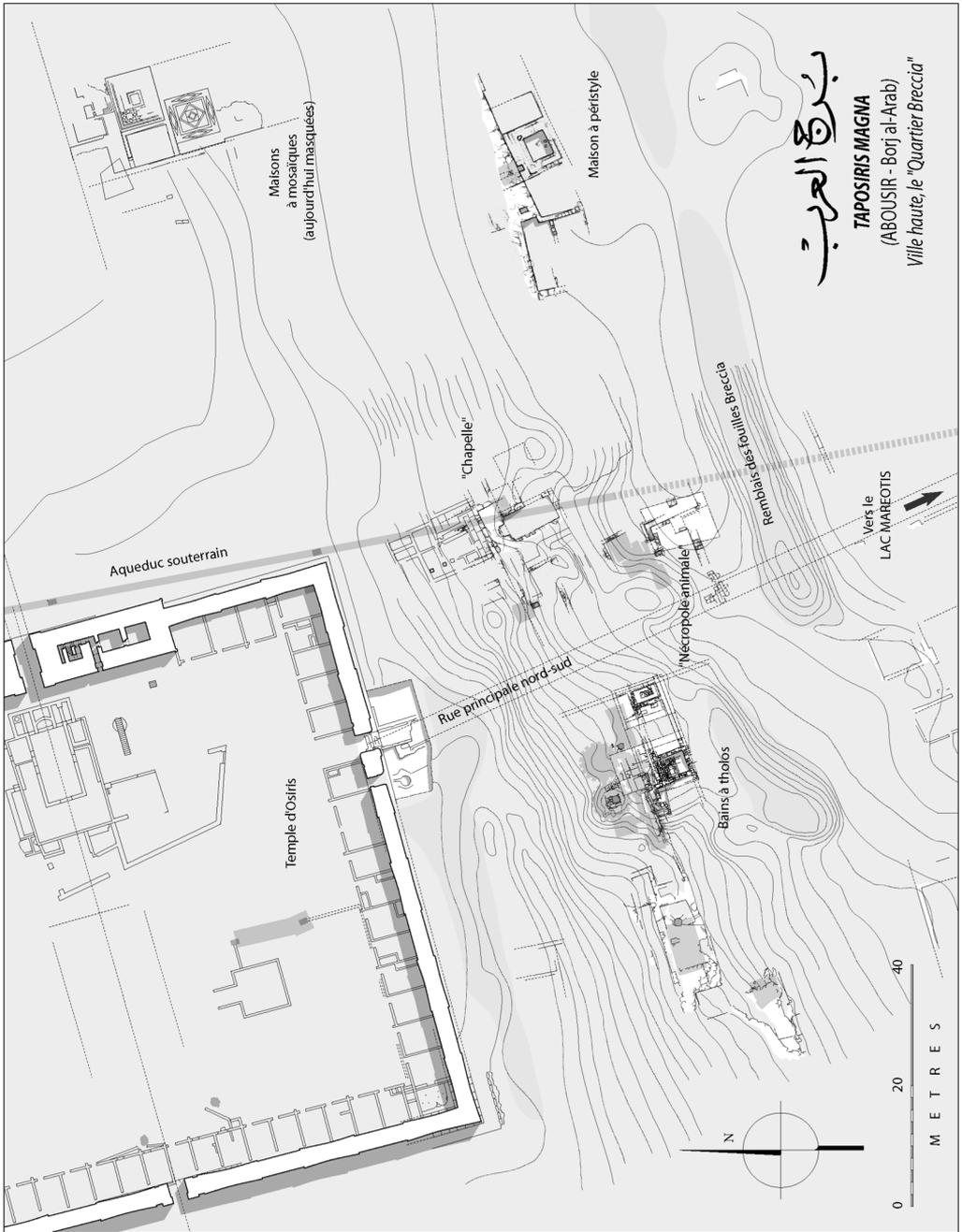


FIG. 7. – Taposiris. Ville haute. Th. Arnoux et Th. Fournet. Mission archéologique française à Taposiris.

Cet état, associé à la nature des monuments et à la situation privilégiée du quartier dans la ville, explique son intérêt archéologique.

De toute évidence, le quartier a connu une longue existence depuis le II<sup>e</sup> siècle, voire le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., jusqu'au VII<sup>e</sup> siècle ap. J.-C. et porte trace de programmes de reconstruction importants au début de l'époque impériale.

#### LES BAINS À THOLOI (fig. 8, 9, 10)

Les bains<sup>37</sup>, découverts fortuitement en 1900<sup>38</sup>, semblèrent d'abord un « groupe de curieux souterrains » et furent parfois interprétés comme des tombes ou un *mithreum* : ils suivent pourtant le modèle du bain collectif de tradition grecque tel qu'il est attesté en Grèce dès l'époque classique. On se baignait à plusieurs, mais avec très peu d'eau, dans des cuves plates individuelles (*pueloi*) installées le plus souvent dans des pièces circulaires ou *tholoi*. Celles-ci étaient souvent regroupées par deux, probablement pour séparer les sexes, comme l'indiquent de nombreux papyrus dès le III<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>39</sup>. Des baignoires indi-

37. Leur étude, faite par Th. Fournet et B. Redon, a été présentée au colloque *Le bain collectif en Égypte*, Alexandrie 1<sup>er</sup>-4 décembre 2006. On se reportera en attendant la publication des *Actes* à une première présentation : Th. Fournet et B. Redon, « Un édifice exceptionnel : les bains souterrains de Taposiris Magna », *Archeologia* (décembre 2006), p. 52-59. La première publication est celle d'Ev. Breccia, *Alexandria ad Aegyptum*, Bergame, 1914, p. 127-128.

38. D.E. Pachundaki, *Bulletin Institut égyptien*, IV<sup>e</sup> série, N° 3 (1902), p. 186-188, raconte comment, lors d'une visite à Taposiris en juin 1900, il visita ce qui lui apparut comme une nécropole : « En parcourant les environs d'Abousir, j'ai pénétré dans une nécropole que je crois de mon devoir de signaler à l'attention des savants qui s'occupent de notre région. Au pied du versant sud de la colline que dominant aujourd'hui les ruines du Kasr el-Berdawili et le campement des gardes-côtes, on trouve, en suivant un sentier partant de ces ruines, quelques tombeaux que la légende attribue à des soldats du singulier seigneur qui aurait bâti le fort. À quelques pas de ces tombeaux, l'on aperçoit une ouverture ayant à peine un mètre de diamètre et ayant toutes les apparences d'un ancien puits aujourd'hui tari comme l'on en rencontre fréquemment dans cette partie du Mariout. J'ai descendu au moyen d'une échelle que me prêtèrent les gardes-côtes et me trouvai soudain dans une vaste pièce circulaire dont les parois bien unies étaient couvertes d'inscriptions grecques en noir. De nombreux petits *loculi* régulièrement pratiqués dans la roche calcaire en sont le seul ornement. Le sol de la salle est enseveli sous une épaisse couche de détrit. Une ouverture latérale permet de s'introduire en rampant dans un caveau adjacent qui a dû être pillé par les bédouins il y a peu de temps. »

39. Cf. par exemple diverses attestations dans les archives de Zénon (PCZ 59665). Sur toutes ces questions, on se reportera à la thèse et aux nombreuses études de Béatrice Meyer. Th. Fournet et B. Redon ont entrepris de recenser les établissements balnéaires dans toute l'Égypte, dont beaucoup sont encore inédits, notamment au Fayoum. Pour des attestations papyrologiques d'époque ptolémaïque, on se référera notamment à W. Clarysse et

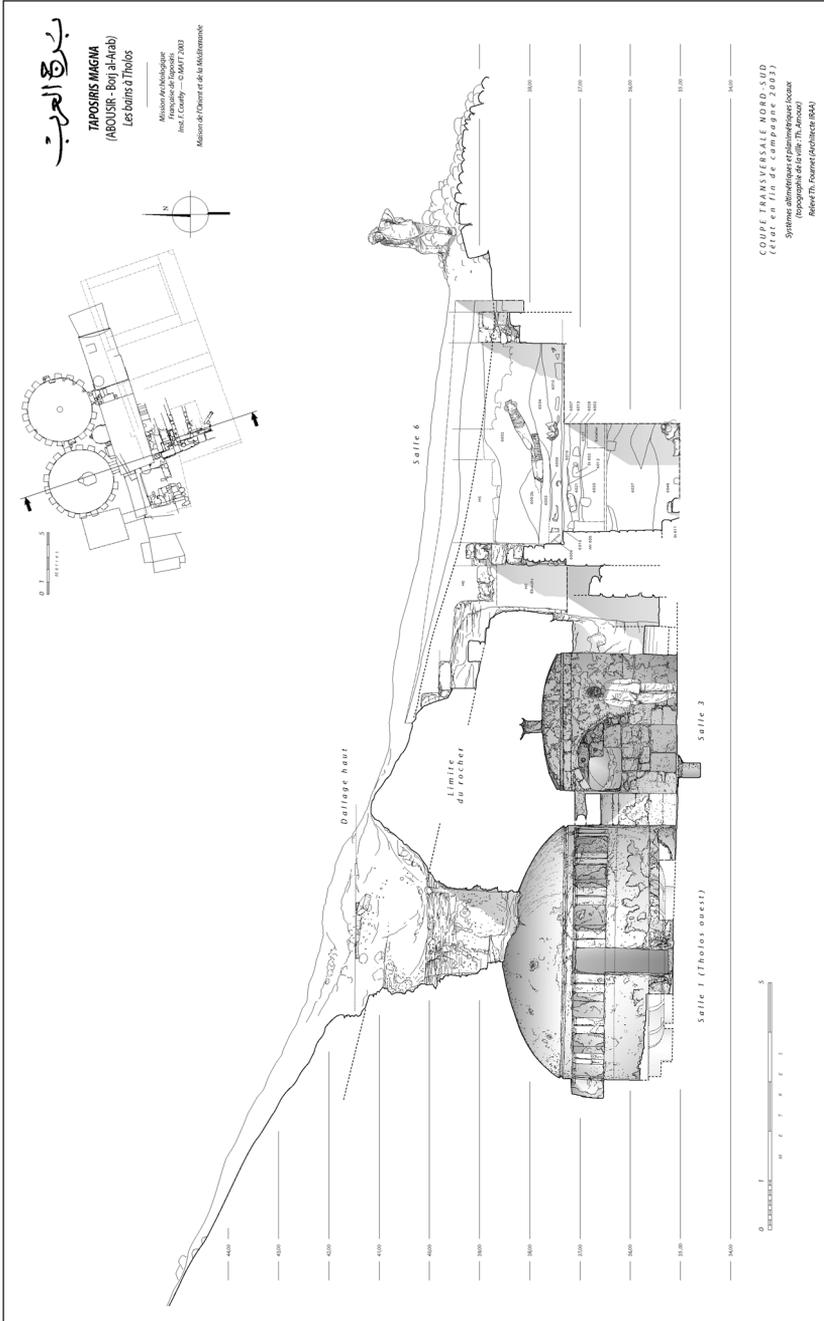


FIG. 8. – Taposiris Bains à *tholoi*. Coupe Nord Sud. Th. Fournet. Mission archéologique française à Taposiris.

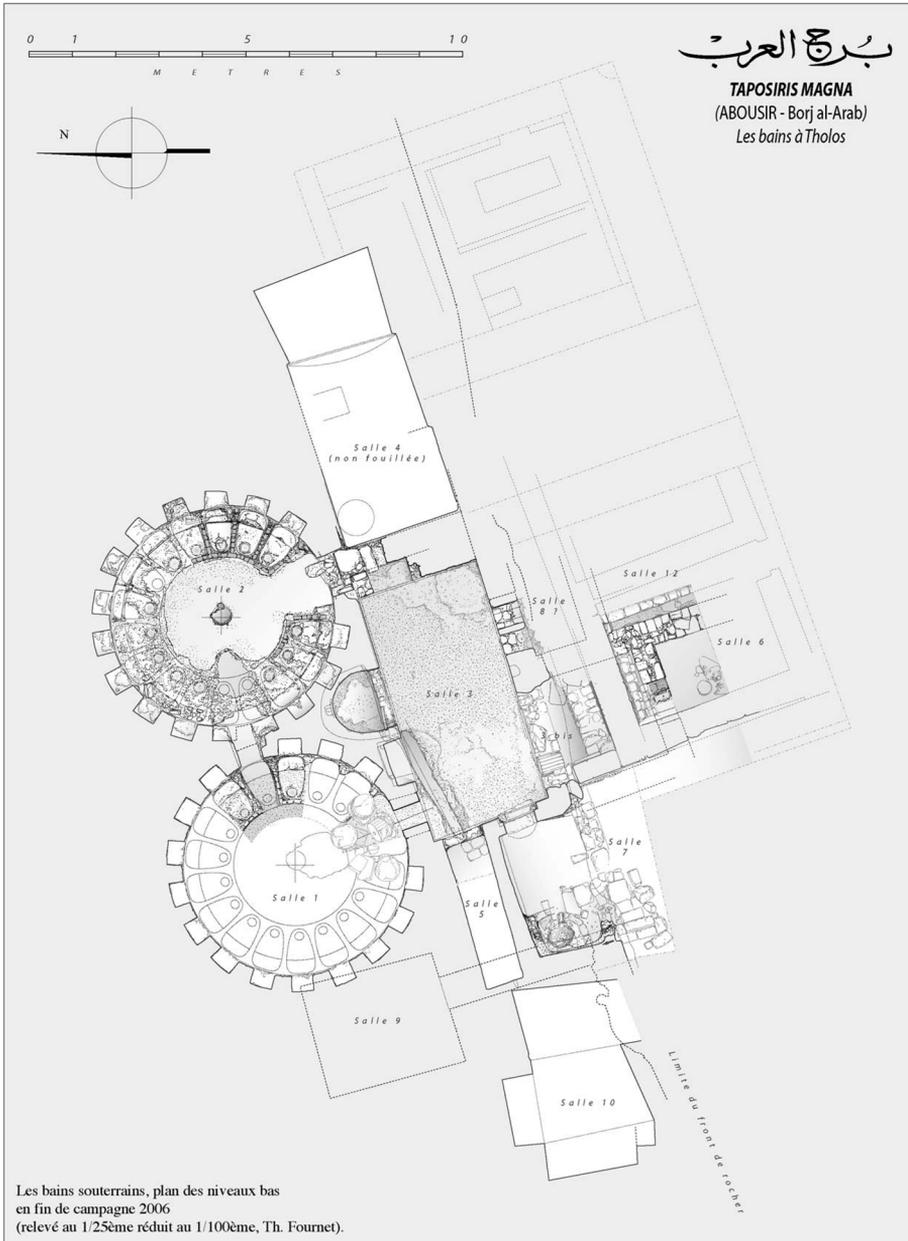


FIG. 9. – Taposiris. Bains. Plan des niveaux bas. Th. Fournet. Mission archéologique française à Taposiris.

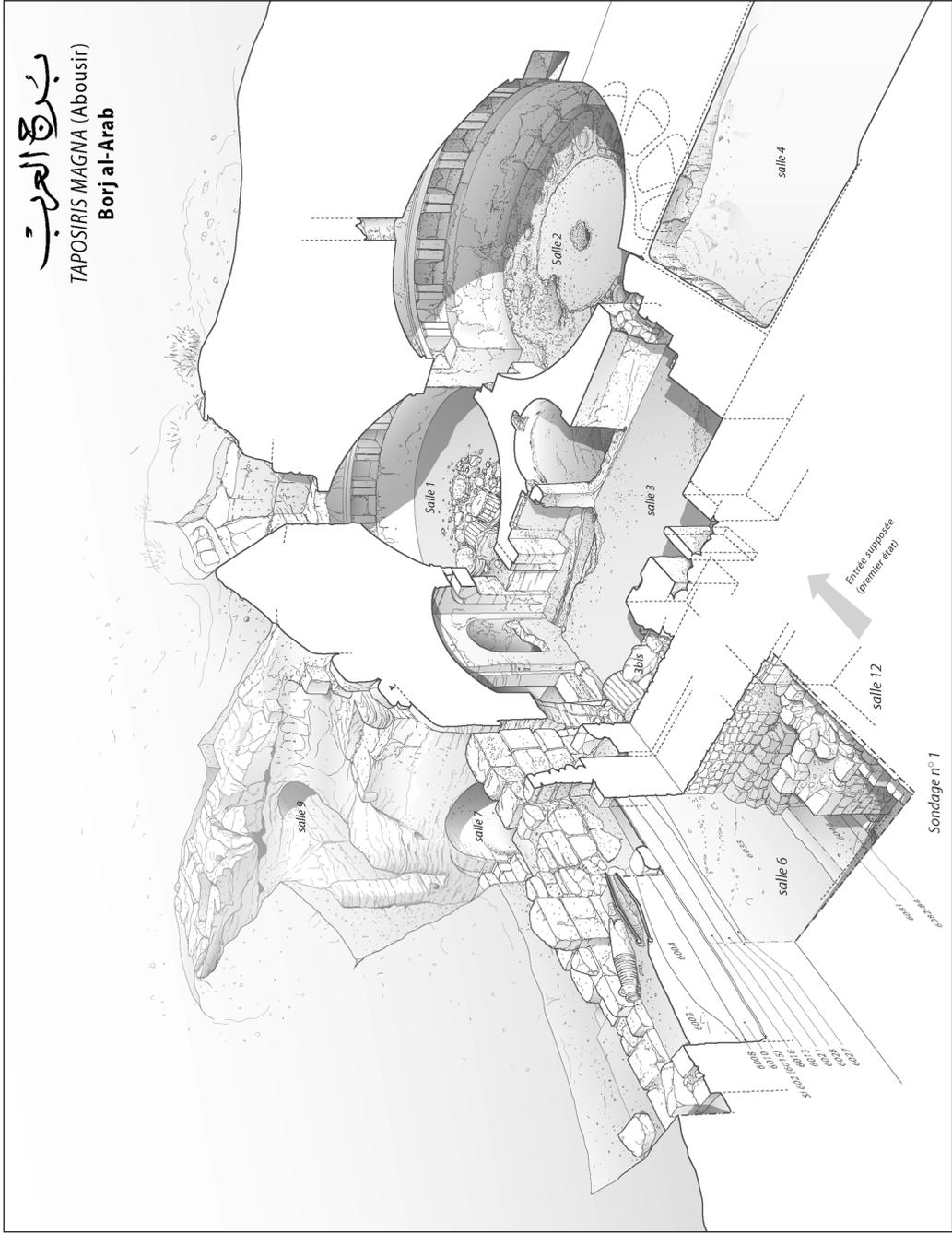


FIG. 10. – Taposiris. Bains. Vue perspective ouverte sur les salles souterraines. Th. Fournet. Mission archéologique française à Taposiris.

viduelles ou collectives permettaient de compléter cette toilette et de se livrer au bain d'agrément. Des pièces de service servaient à régler les aspects techniques ou pratiques. Un personnel important, dont des garçons de bain (*parachutai*), assurait le fonctionnement de ces établissements et répondait aux besoins des baigneurs.

Cette pratique grecque fut importée en Égypte par les nouveaux immigrants et se développa aussitôt : de nombreux établissements de bains collectifs (*balaneia*) sont attestés dans les agglomérations et il arrive qu'un village en possède plusieurs : au III<sup>e</sup> siècle, Zénon lui-même gère ou possède des établissements de ce type dans le nome arsinoïte. Hommes et femmes, personnes aisées et classes populaires se plient au rite social du bain. À la fin du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., les fonctionnaires en mission se voyaient offrir dans leurs déplacements des séances aux bains<sup>40</sup>. Très vite, comme le montre une plainte déposée sous Ptolémée IV, en 221 av. J.-C., et mettant aux prises deux femmes égyptiennes, Thamoûnis et Thothortaïs, des Égyptiens adoptèrent cette pratique<sup>41</sup>.

L'établissement de Taposiris est modeste par sa taille, relativement sommaire dans ses installations ou son décor. Il est en revanche remarquable par l'état de conservation des murs, préservés jusqu'aux voûtes et coupes. Il offre par ailleurs l'avantage de n'avoir été que partiellement fouillé par Breccia, qui n'en a touché que le cœur souterrain. Plusieurs salles annexes ou de service en avant du rocher ou de part et d'autre des zones fouillées par Breccia ont pu être dégagées par nos soins ou le seront lors de prochaines campagnes<sup>42</sup>.

L'édifice a également connu de nombreux réaménagements, si importants que nous avons dans un premier temps pensé que sa période d'activité allait jusqu'à la basse époque impériale. La

D. Thompson, *Counting the People in Hellenistic Egypt*, 2006, vol. 2, p. 197, 199, 202 ou B. Kramer, « Königseid eines Offiziers aus dem Jahr 152 v. Chr », dans K. Geus et Kl. Zimmermann (éd.), *Punica-Libya-Ptolemaica*, *Studia Phoenicia* XVI (2001), p. 323-344.

40. A. Verhoogt, *Regaling officials in Ptolemaic Egypt : a dramatic reading of official accounts from the Menches papers* (P. L. Bat. 32), Leyde, 2005, not. p. 59.

41. *P. Magd.* 42.

42. Je reprends les conclusions de l'étude faite par Th. Fournet et B. Redon, « Les bains souterrains de Taposiris Magna et le bain de tradition hellénique en Égypte », présentées dans le cadre du colloque *Le bain collectif en Égypte, Alexandrie 1<sup>er</sup>-4 décembre 2006* [à paraître].

fouille menée en 2006 suggère au contraire qu'il a pu cesser de fonctionner vers la fin de l'époque hellénistique ou le début de l'époque impériale.

Dans une première phase, les clients pénétraient dans les bains depuis un vestibule (?), situé au sud de la partie souterraine. Ils franchissaient une porte percée dans le mur méridional d'une pièce rectangulaire, dans laquelle était notamment aménagé un dispositif de fontaine dans une niche. De cette pièce on accédait, par deux accès séparés, au nord, à deux *tholoi* indépendantes. Ventilées et éclairées par une ouverture zénithale, elles offrent le dispositif caractéristique des cuves plates disposées en couronne, à l'arrière desquelles sont creusées des niches dans lesquelles les baigneurs déposaient leurs affaires de toilette. Sans doute faut-il attribuer à cette phase initiale le puits repéré au sud-ouest des bains qui devait fournir l'eau à l'établissement<sup>43</sup>.

Cet état initial subit de nombreux remaniements, dont la chronologie relative n'est pas toujours aisée à fixer. Je n'évoquerai que les plus significatifs : au sud-ouest est installée alors une salle de service semi-enterrée, dotée d'un système de chauffe, qui fait entrer l'établissement de Taposiris dans le groupe des bains chauffés, tel Gortys d'Arcadie. Le circuit que devaient suivre les baigneurs fut modifié par le percement d'une ouverture entre les deux *tholoi* : on passait désormais de l'une à l'autre, ce qui suggère que la division des sexes était désormais temporelle et non plus spatiale. Plusieurs réaménagements montrent que les besoins en eau augmentaient (creusement de la citerne 4 par réduction de la salle 3), qu'on chercha à accumuler et à retenir la chaleur (rétrécissement des portes).

Enfin, un dallage clavé semble avoir été aménagé au-dessus de la *tholos* ouest, bouchant l'ouverture zénithale, supprimant lumière et ventilation, ce qui laisse supposer que l'établissement changea alors de fonction. Un programme de grands travaux modifia en profondeur la zone, qui resta occupée jusqu'à l'époque byzantine.

43. Sur les questions d'approvisionnement en eau, voir B. Meyer, « L'eau et les bains publics dans l'Égypte ptolémaïque, romaine et byzantine », dans B. Menu (éd.), *Les problèmes institutionnels de l'eau en Égypte ancienne et dans l'Antiquité méditerranéenne*, Le Caire, 1994, p. 273-279.

Même si la chronologie relative de ces diverses transformations demande des vérifications, une chose est sûre : l'établissement thermal a commencé à fonctionner avant le milieu du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>44</sup> et a, semble-t-il, cessé ses activités vers la fin du I<sup>er</sup> siècle av. J.-C. Le matériel trouvé dans le comblement des fenêtres zénithales (monnaie, amphore) appartient en effet à la fin de la période lagide. Que des travaux aient été menés en si grand nombre n'a rien d'étonnant : les papyrus font souvent état de réparations dans les bains.

Outre les raisons de leur éventuel abandon, d'autres points restent obscurs : doit-on pour analyser l'histoire et la fonction des bains tenir compte de la proximité du temple d'Osiris ou de celle des bâtiments situés à l'est, dont un dépôt d'animaux momifiés, phénomène d'origine entièrement égyptienne ? C'est une des raisons pour lesquelles nous avons dès 2003 poussé nos recherches plus à l'est (fig. 11), d'abord vers la « nécropole des animaux sacrés » puis, en 2005, vers la zone du « petit temple » de Breccia.

La nécropole des animaux momifiés (fig. 12) a été fouillée en profondeur par Breccia, ce qui rend son analyse délicate et limite les résultats attendus de l'étude archéozoologique. Néanmoins, nous avons pu montrer que le monument a connu diverses transformations et n'abritait pas forcément des momies dans sa première phase<sup>45</sup>. Dans un premier temps, la partie souterraine se limite à une salle accessible uniquement par un puits vertical muni d'une échelle en pas alternés. Ensuite, la partie souterraine fut étendue : on creusa plusieurs pièces ouvrant sur la salle centrale, au fur et à mesure des besoins. Son accès fut facilité par un escalier à deux volées droites en équerre. Ce deuxième état, dont on pourrait fixer les débuts au II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.<sup>46</sup>, a probablement correspondu au début de la nécropole. Celle-ci reste modeste et n'a probablement pas fonctionné très longtemps sans qu'on

44. Les sondages menés depuis 2004 dans les salles de service au sud, en avant des pièces souterraines, n'ont pas encore atteint le niveau d'installation initial. Mais ils ont montré qu'une salle ajoutée à l'état initial est abandonnée au cours du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C. Parmi d'autres indices, citons un réaménagement observé dans la salle 7 : un four est installé dans une baignoire désaffectée. Il remploie dans sa paroi un col d'amphore rhodienne pour servir d'évent : les deux timbres, étudiés par Gonca Sankardes-Senol, datent de 116 av. J.-C. (fabricant Damokrates III ; éponyme : Aischinas).

45. Étude faite par Sylvain Dhennin.

46. La céramique trouvée en 2006 dans la tranchée de fondation septentrionale de l'escalier formant la descenderie a pu être datée par Sandrine Marquié du II<sup>e</sup> siècle av. J.-C.



FIG. 11. – Secteur 5. Plan d'ensemble des vestiges. Th. Fournet. Mission archéologique française à Taposiris.

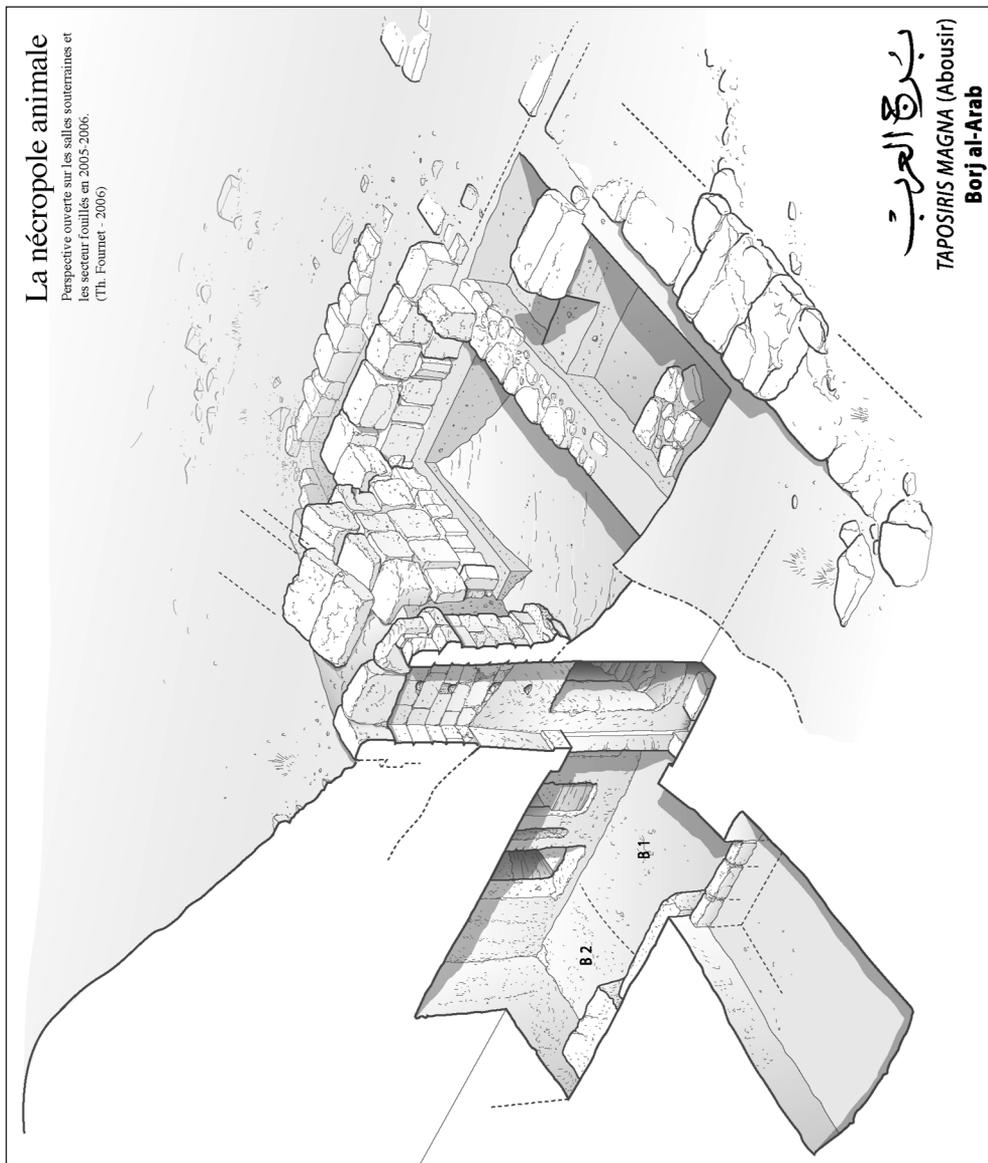


FIG. 12. – Taposiris. Nécropole des animaux. Vue perspective ouverte sur les salles souterraines. Th. Fournet. Mission archéologique française à Taposiris.

puisse encore avancer d'explication. L'étude archéozoologique entreprise en 2005 n'a guère permis d'isoler plus d'un millier d'individus. Elle a malgré tout réussi à différencier plus de familles animales que ce qu'avait observé Breccia en 1905-1906 : aux momies d'oiseaux, ibis et faucons, ou poissons, nous pouvons ajouter notamment la présence de crocodiliens isolés.

#### LA CHAPELLE ET LE RÉSEAU D'ALIMENTATION EN EAU DE LA VILLE

L'intérêt de la terrasse ne tient pas seulement à la présence côte à côte de bâtiments de traditions différentes, suggérant des échanges culturels et religieux, dès au moins le II<sup>e</sup> siècle av. J.-C., entre Grecs et Égyptiens. Il vient aussi des informations qu'elle livre sur l'ampleur des dispositifs destinés à alimenter en eau les différentes parties de la ville<sup>47</sup>.

Ce réseau hydraulique a laissé des traces à l'est de la nécropole des animaux, près d'un édifice dans lequel Breccia reconnaissait un petit temple (fig. 13-14), mais dont la fonction exacte est pour l'instant mystérieuse. Parmi les divers dispositifs visibles, on s'arrêtera avant tout sur un puits qui s'ouvre devant l'entrée d'une pièce taillée dans le rocher et qui, pour Breccia, était l'habitation du prêtre du sanctuaire. Ce puits donnait, selon Breccia<sup>48</sup>, à 13 m de profondeur, sur un canal souterrain suffisamment large pour qu'il pût le suivre sur quelques centaines de mètres (800 m) vers le sud. Les débris obstruant deux puits en relation avec la galerie l'empêchèrent, ajoutait-il, de poursuivre son exploration. Faisait-il allusion aux puits situés sur la terrasse supérieure, à l'est du mur d'enceinte ? L'un d'eux est visible depuis longtemps à l'extérieur du mur du téménos, dans l'angle sud-est ; le second, non loin de l'entrée orientale du téménos, a été retrouvé par G. Vörös<sup>49</sup>. Pour

47. Sur ces questions, voir not. W. Habermann, *Zur Wasserversorgung einer Metropole im kaiserzeitlichen Ägypten*, Vestigia 53, Munich, 2000, ou M. Drew-Bear, « Sur l'alimentation en eau d'Hermoupolis Magna d'après deux papyrus du III<sup>e</sup> siècle », dans Menu (éd.), *op. cit.* (n. 43), p. 157-168.

48. Breccia, *op. cit.* (n. 37), p. 126 : « Avant l'entrée de cette chambre s'ouvre la bouche d'un puits profond de 13 mètres, qui communique avec un canal souterrain aux parois solidement cimentées et se dirigeant du nord au sud. Ce canal est actuellement à sec. Il ne nous a été possible de l'explorer que sur une longueur de 800 mètres seulement, le passage étant obstrué par les matériaux descendus de deux autres puits. »

49. Cf. pour le puits situé à proximité de l'entrée orientale du temple, Vörös, *op. cit.* (n. 6), p. 64-65. A. Adriani, « Abousir (Mareotide). Fouilles du Service des Antiquités »,

succincte qu'elle soit, la description faite par Breccia montre que nous avons affaire à un aqueduc souterrain alimentant les parties hautes de la ville à partir du lac. Sans doute relié à d'autres canalisations, il témoigne, comme les multiples puits et citernes installés sur l'ensemble de la ville, de l'importance des mesures prises pour la distribution et la gestion de l'eau. Un parallèle est fourni par l'aqueduc souterrain découvert à l'ouest de Marsa Matruh en 1931, lui aussi de direction nord-sud, long de 854,5 m, et composé d'un canal principal et de galeries latérales. Tous deux illustrent l'ampleur et l'ingéniosité des aménagements destinés à approvisionner les villes en eau<sup>50</sup>. À Taposiris, il est essentiel de préciser la chronologie de cet ambitieux programme, qui ne semble pas, en l'état de nos recherches, associé aux aménagements les plus anciens de la terrasse.

### La nécropole de Plinthine

La nécropole de Plinthine (fig. 14) constitue la version campagnarde des grands ensembles alexandrins, mais elle a l'avantage de ne pas avoir été pillée ou réutilisée jusqu'aux époques tardives. La plupart des hypogées sont restés inachevés, preuve que le fonctionnement de la nécropole ne dura guère. Nos travaux<sup>51</sup>, après ceux de nos prédécesseurs, montrent qu'elle a servi du début de l'époque hellénistique (début du III<sup>e</sup> s. av. J.-C.) jusqu'à la fin de l'époque hellénistique ou au début de l'époque impériale<sup>52</sup>. Les plus anciennes tombes trouvées dans nos fouilles sont des sépultures individuelles, de simples tombes à fosse, relativement concentrées sur une bande centrale, là où la roche affleure. Elles contenaient un matériel typiquement grec (strigiles, etc.), de la haute époque hellénistique

*CdE* 25 (1938), p. 75, fait allusion aux puits, chambres et conduits creusés dans le roc qu'il a trouvés à l'intérieur et à l'extérieur de l'enceinte du temple. Je remercie vivement nos collègues égyptiens qui travaillent dans l'enceinte du temple, notamment Atteya Radwan, responsable des fouilles, pour avoir aimablement montré certaines de leurs découvertes à T. Gonon, spéléologue et archéologue.

50. G.F. Walpole, *An Ancient subterranean aqueduct west of Matruh*, Survey of Egypt Paper 42, Giza (1932) ; J. Ball, *The water supply of Mersa Matruh*, Survey Department Paper 43, 1937, p. 4-6 ; D. White, dans *Marsa Matruh II. The objects*, Philadelphia, 2002, p. 179.

51. L'étude est menée par P. Georges, anthropologue et archéologue (INRAP), et par O. Callot, architecte (CNRS).

52. La prospection systématique de surface effectuée par C. Harlaut en 2000 sur l'ensemble de la nécropole a livré une majorité de formes du III<sup>e</sup> siècle av. J.-C. et quelques rares tessons romains, ce qui correspondrait plutôt à un phénomène de pollution.

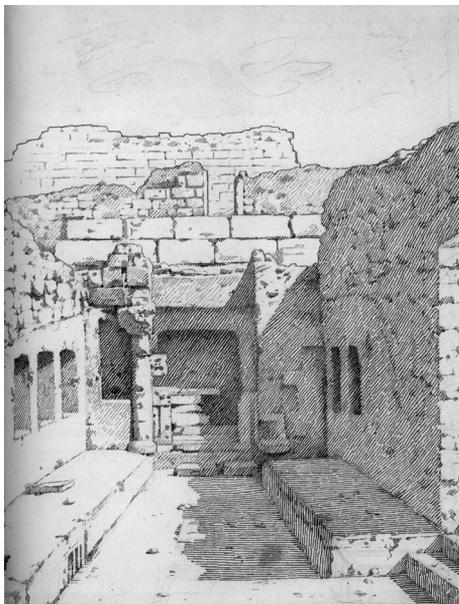


FIG. 13a. – Taposiris. La chapelle de Breccia (dessin M. Bartocci). D'après G. Vörös, *Taposiris Magna 1998-2004*, Budapest (2004), p. 35.



FIG. 13b. – La « Chapelle ». État en 2006 avant les nettoyages. Mission archéologique française à Taposiris.



FIG. 14. – Plan de la nécropole de Plinthine. O. Callot et Th. Fournet. Mission archéologique française à Taposiris.

(fig. 15). En revanche, dans certains hypogées (fig. 16a-b), dont l'architecture et le décor sont typiquement alexandrins, les pratiques funéraires portent traces d'influence égyptienne. Sans même parler du décor architectural, on évoquera les masques (fig. 17) ou les traces de préparation des corps, de mommification (enfouissement de la cloison nasale, etc.) repérés dans plusieurs *loculi*. Ils permettent de mieux cerner comment les pratiques et les croyances funéraires égyptiennes se diffusent dans le milieu alexandrin. Il est cependant difficile de faire plus que de les assigner à l'époque hellénistique, sans pouvoir préciser davantage. La manière dont un squelette de femme, déplacé depuis une sépulture primaire, est recomposé dans un *loculus*, pourrait être un signe avant-coureur de ces processus d'échanges. Si cette hypothèse<sup>53</sup> se vérifiait, elle serait d'autant plus intéressante qu'elle renvoie à une date haute : le transfert du corps remonte en effet au III<sup>e</sup> siècle av. J.-C., d'après les offrandes associées.

### Conclusion

Les résultats de ces différentes campagnes suggèrent deux types de conclusions. Le développement de Taposiris à l'époque impériale correspond à l'effacement de Plinthine, qui n'est d'ailleurs, même au temps de son épanouissement, qu'un petit centre : la nécropole est réduite (environ 80 tombes), ses occupants peu nombreux. Plusieurs types d'indices suggèrent une communauté au déclin assez rapide : les hypogées restent inachevés, selon l'étude d'O. Callot, et leur occupation paraît graduellement plus anarchique. Que les traces d'occupation se raréfient au moment où l'empereur Claude accorde à la ville de Taposiris le droit d'ériger des quadriges à sa gloire souligne que Plinthine a pâti de sa proximité avec une ville mieux placée stratégiquement et qui a dû voir son rôle sinon défini du moins renforcé à l'époque impériale. Sans doute y a-t-il eu bascule vers l'ouest.

Par ailleurs, même si les traces de la ville hellénistique affleurent à Taposiris à maintes reprises, tant dans la zone basse que sur la terrasse haute, elles ne semblent pas avoir l'ampleur des pro-

53. Je renvoie à l'étude à paraître de P. Georges et C. Harlaut, « La sépulture 3.5A2 de la nécropole hellénistique de Plinthine (Égypte) : analyse d'un cas de "reconstitution" anatomique ».



FIG. 15. – Plinthine. Tombe 33. P. Georges. Mission archéologique française à Taposiris.

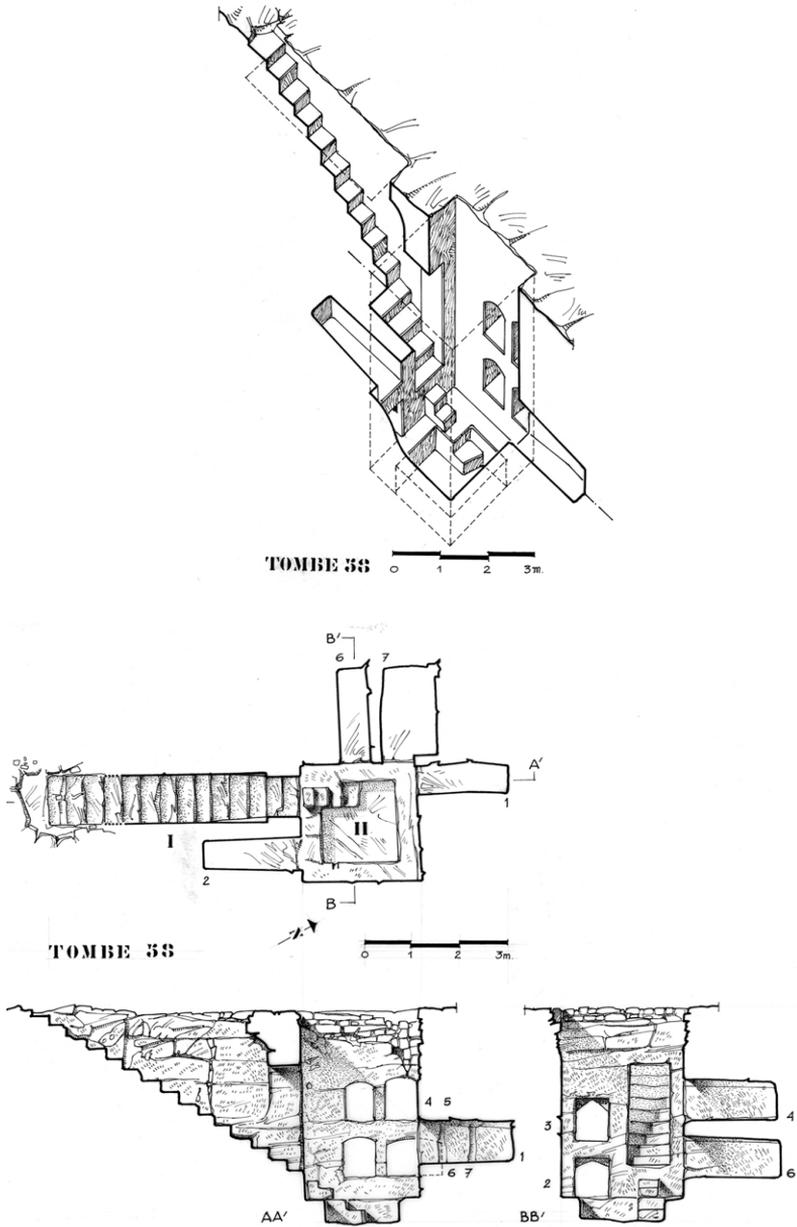


FIG. 16a-b. – Plinthe. Hypogée 58. O. Callot. Mission archéologique française à Taposiris.



FIG. 17. – Masque trouvé dans un loculus de l'hypogée III (III6D2). P. Georges.  
Mission archéologique française à Taposiris.

grammes d'envergure lancés à l'époque impériale : en mettant l'accent sur son rôle de douane, ils ont favorisé le développement de ses fonctions portuaires, dont nous n'avons pour l'instant pas trouvé traces pour l'époque lagide.

\*  
\* \*

MM. Bernard POTTIER, Jean LECLANT, Nicolas GRIMAL, Jean-Marie DENTZER, Marc PHILONENKO, Jean-François JARRIGE, Olivier Picard, correspondant de l'Académie, et Jean-Pierre CALLU interviennent après cette note d'information.

---